



classique samedi
24 mars 2012

Ivresse des sens dans «Daphnis» de Ravel

Julian Sykes

Le chef italien Daniele Gatti dirigeait l'Orchestre national de France jeudi soir au Victoria Hall de Genève. Un beau programme de musique française
Publicité

Daniele Gatti, c'est l'anti-star par excellence. Grand, robuste, trapu, le chef milanais, 50 ans, ne fait pas de show. Il dirige de manière économe – ce qui ne l'empêche pas de vivre la musique intensément. Passionné d'opéra, il mène aussi une carrière de chef symphonique. Daniele Gatti a succédé en 2008 au vétéran Kurt Masur à la tête de l'Orchestre national de France. Jeudi soir, au Victoria Hall de Genève, il abordait diverses facettes de la musique française au tournant des XIXe et XXe siècles.

Le chef italien a la fibre lyrique. Il commence par la Suite pour orchestre Pelléas et Mélisande

de Fauré. Les couleurs orchestrales évoquent un romantisme finissant, teinté de mélancolie et d'une touche un peu guimauve. Par bonheur, Daniele Gatti évite toute mièvrerie. Il fait valoir les vents, que ce soit le hautbois dans «La Fileuse», sur un accompagnement de cordes ondulantes et diaphanes, ou la flûte dans «La Sicilienne». Il y a là une tendresse nimbée de nostalgie qui n'appartient qu'à Fauré. Le plus beau, c'est «La Mort de Mélisande» aux accents d'une marche funèbre, âpre et oppressante.

Le violoncelliste brésilien Antonio Meneses empoigne alors le célèbre Concerto No 1 en la mineur

de Saint-Saëns. Il joue les yeux fermés, d'une sonorité chaude et profonde. L'articulation paraît un peu molle dans les premiers traits (le fameux thème qui ouvre le concerto), mais c'est visiblement un parti pris. Tout est tourné vers l'intériorité. Les grands thèmes lyriques sont particulièrement éloquents. Toujours cette volonté de faire chanter la ligne, y compris dans les passages virtuoses. On aimerait par instants plus d'âpreté, une tension plus nerveuse.

Le poème dansé

Jeux

de Debussy, composé en 1912 pour Diaghilev et les Ballets russes, est particulièrement délicat à diriger. C'est un perpétuel renouvellement du matériau. Daniele Gatti fouille les timbres et les textures. Il dirige d'une manière assez analytique pour aboutir à un flux irrésistible dans les dernières pages. Moins abstraite, la «Suite No 2» tirée de

Daphnis et Chloé

de Ravel séduit par la luxuriance des couleurs orchestrales. C'est une célébration des sens, avec des montées en puissance dionysiaques. Envoûté, le public applaudit à tout rompre.

Ecrire à l'auteur